Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

41 | 2018

La science aux sommets

Chapitre 2 - L'adjonction d'un échelon scientifique aux expéditions françaises au Makalu (1954, 1955) et au Jannu (1959, 1962)

Jacques Malbos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/1583>

DOI : 10.4000/dynenviron.1583

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 274-293

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Jacques Malbos, « Chapitre 2 - L'adjonction d'un échelon scientifique aux expéditions françaises au Makalu (1954, 1955) et au Jannu (1959, 1962) », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 41 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/1583> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dynenviron.1583>

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'adjonction d'un échelon scientifique aux expéditions françaises au Makalu (1954, 1955) et au Jannu (1959, 1962)

Pour accéder à la genèse de l'idée et aux décisions qui s'ensuivent, il convient de remonter à la période qui a précédé l'implication de l'alpinisme français en Himalaya tant dans les domaines de l'exploit que de la recherche scientifique. Pour ce faire, il nous faut au préalable décrypter les maillages qui associent les principaux protagonistes - personnalités et institutions - et les mobiles qui fondent leur engagement. La quasi-absence des Français dans la conquête des 8 000 est de moins en moins supportée par l'élite de l'alpinisme regroupée au sein du GHM.

En 1934, « *Mrs Salin et Devies sont mandatés pour étudier d'éventuels objectifs en vue d'une Expédition Nationale à l'Himalaya* », si bien qu'à la fin de l'année un projet d'expédition est présenté. Le communiqué du Comité d'organisation de l'*Expédition Française à l'Himalaya* qui figure dans *La Montagne* d'octobre 1934, prévoit outre « *le groupe de grimpeurs, et celui des cinéastes,*

Le Makalu depuis le sud-ouest (Crédits à Ben Tubby / Wikimedia Commons, licence CC BY 2.0).

plusieurs jeunes savants chargés d'étudier différents problèmes scientifiques, notamment le rayonnement aux hautes altitudes et les phénomènes dus aux rayons cosmiques. Le Muséum d'Histoire Naturelle a décidé en outre d'adjoindre à l'Expédition M. Georges-Henri Rivière, l'éminent directeur adjoint du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ». Il se conclut sur une envolée quelque peu triomphaliste : « Dans quelques mois, aux flancs des plus hauts sommets du monde, des plus redoutables aussi, une équipe jeune et vaillante va tenter d'ouvrir un nouveau chapitre à l'histoire des exploits qui consacrent la valeur humaine d'un peuple ».

Le maillon initial qui conduit aux grandes heures de la décennie 1950 est forgé !

Du Hidden Peak (1936) à l'Annapurna (1950)

Les difficultés d'organisation et de financement de l'expédition de 1936 au Dhaulagiri (*in fine*, l'Hidden Peak se substitue à l'objectif initial), conduisent à réduire le niveau d'ambition. Un alpiniste, Louis Neltner, géologue et professeur à l'École des Mines de Saint-Etienne, assure le volet scientifique. L'arrivée précoce de la mousson met fin aux tentatives pour atteindre le sommet. Le bilan est néanmoins positif ; l'expérience acquise va orienter la conception de l'expédition appelée à lui succéder. La seconde guerre mondiale devait en différer la réalisation.

À la libération, la France émerge des années sombres de l'occupation et du régime de Vichy. Avec le goût de la liberté elle retrouve celui de l'initiative. La recherche puis l'himalayisme participent de cet élan. Les quelques faits ci-après témoignent de l'esprit d'entreprise qui règne alors dans les domaines de la recherche et de la montagne. Leurs protagonistes ne nous sont pas inconnus ; les évoquer revient à décrire le cadre dans lequel va s'inscrire l'action conjointe du Club Alpin Français et de la Fédération Française de la Montagne (FFM). Intégrer un échelon scientifique dans des expéditions vouées à la conquête des 8 000 Himalayens suppose un rapport de réciprocité entre des domaines a priori disjoints. Et pourtant...

Au titre de la montagne, en 1949 les conditions s'avérant propices, le GHM, la FFM et le C.A.F., à l'instigation de Lucien Devies, engagent un grand projet : une Expédition Nationale en Himalaya du Népal. Daniel Levi Ambassadeur de France à Delhi, et à ce titre en charge des relations avec le Népal, apportera une aide précieuse. Par son entremise la FFM bénéficie de la première autorisation d'ascension délivrée par ce pays

à une expédition étrangère. L'objectif est le Dhaulagiri, à défaut l'Annapurna. Le créneau octroyé est l'été 1950, mais demeure l'épineux problème du financement.

En fin stratège, Lucien Devies saura utiliser le couple CAF/FFM, tant dans la mise en œuvre du projet en interne que dans les négociations engagées avec les différentes parties sollicitées : patronages, administrations, organismes financiers, prestataires. Les alpinistes sélectionnés, les formalités accomplies, les équipements et les financements acquis, l'expédition française peut tenter l'exploit.

Au titre de la recherche, sous la direction de Marcel Roubault, l'École de Géologie de Nancy acte l'orientation voulue par Paul Fallot son ancien directeur : définir et développer un enseignement de terrain. Dans cette intention elle devient École Supérieure de Géologie Appliquée et de Prospection Minière (1948). L'abbé Bordet ainsi que Michel Latreille en sont issus. En 1950, Gaston Dupuy accède à la direction du CNRS. Bousculant l'habituel, il s'attache au développement des disciplines et technologies nouvelles. Ce faisant, il vise à distinguer le CNRS des Universités qu'il juge plus conservatrices.

Le « Coup de tonnerre de l'Annapurna » et ses retombées

La conquête de l'Annapurna en 1950, avec ses moments de gloire et de drame, est connue et entrera dans l'imaginaire de toute une génération (figures 74 et 75). La célèbre couverture de Paris-Match, avec Maurice Herzog au sommet brandissant un piolet à la pointe duquel flotte un fanion aux couleurs de la France (ou du C.A.F., selon les versions), est appelée à demeurer gravée dans la mémoire des contemporains et sans doute des suivants. Visionnaire et stra-

tège, Lucien Devies était convaincu que l'expédition britannique à l'Everest du printemps 1953 serait victorieuse ; que le retentissement de l'exploit relèguerait au rang subalterne toute autre réalisation ; que, de fait, le créneau de 1950 était le seul ouvert à l'himalayisme français. Pour réussir, il lui fallait une équipe solide et un chef d'expédition déterminé ; le choix s'est porté sur Maurice Herzog. Ce dernier a répondu aux attentes. Par le biais du récit et de l'image, l'Himalaya du Népal, coin de terre perdu dans un milieu hostile, devient ainsi plus proche de nous. L'Himalayisme déborde la sphère des initiés pour entrer dans le quotidien de l'actualité.

Considéré depuis l'hexagone, l'événement déborde largement les frontières de l'alpinisme. Ainsi, dans la Montagne de janvier-février 1951 (Victoire sur l'Annapurna), R. Truffau écrit : « Après le retentissant succès de l'Himalaya, il était facile de prévoir une quinzaine de soirées ; je ne pensais pas cependant que les plus optimistes aient songé que 60 000 spectateurs parisiens s'intéresseraient à une victoire française dans le domaine de l'alpinisme. Je crois à cet égard que la grande première conférence du 24 janvier [salle Pleyel] fut absolument exceptionnelle... On se sépara très tard, tandis que M. le Président de la République [Vincent Auriol] sortait entre une double haie de gardes républicains. Mais la soirée n'était pas terminée : longtemps encore, on reparlera de

l'Annapurna au Club, aux sorties collectives du dimanche, dans ses refuges ».

Trois ans plus tard, dans la Montagne de février 1954, on lit en première page : « Un employé des wagons-lits de la ligne Paris-Londres a demandé à un voyageur notoire s'il pouvait reconnaître la montagne figurant sur une diapositive couleur oubliée peu auparavant dans le wagon. La montagne était facilement identifiable et le cliché ne pouvait avoir qu'un possesseur, auquel il fut aussitôt renvoyé. C'est ainsi qu'une vue originale de l'Everest fut rendue à John Hunt par... Maurice Herzog ».

Figure 75 : L'Equipe de l'Annapurna 1950. *La Montagne*, octobre-décembre 1950, p. 78.

Enfin, dans *La Montagne et Alpinisme* d'octobre 1956 (p. 287) : « La Radiodiffusion Télévision Française a diffusé, en

première mondiale, le 23 septembre, le concert de l'orchestre radio-symphonique dirigé par Eugène Bigot, « Annapurna », poème symphonique de André Ammeller, œuvre dédiée à Maurice Herzog et ses compagnons ».

L'exploit intervient à un moment crucial. Après les déchirures de la défaite et de l'occupation, les divisions nées de la guerre froide (pour mémoire, la guerre de Corée débute le 25 juin 1950 et durera trois ans) le pays peut se retrouver dans un acte unificateur. La conquête de l'Annapurna, par son impact émotionnel, aurait-elle valeur de catharsis rédemptrice ? À ce titre, et sans doute de quelques autres, ce premier 8 000 pourrait prétendre à la reconnaissance d'utilité publique.

Incise

Les notices nécrologiques consacrées à Maurice Herzog, relevées sur internet en décembre 2012, révèlent une intéressante curiosité. Avec une belle unanimité, il est désigné Président du C.A.F. de 1952 à 1955. En réalité, il l'a été entre 1955 et 1958 (archives du C.A.F.). L'erreur de l'un aurait-elle fondé la vérité des autres ? La concordance avec un imaginaire collectif se serait-elle substituée au contrôle de l'information et pris valeur de preuve ? Cette anomalie ouvre un débat de portée plus générale. « *Le poids des mots, le choc des photos* », formule adoptée dès l'origine par Paris-Match (1949), n'anticipe-t-elle pas la transition d'une culture relevant de l'écrit, à une culture de l'instantanéité qui fait appel à l'émotion ? La puissance évocatrice de l'audiovisuel, la réactivité d'Internet, traits saillants du temps présent, auraient-ils pour effet indirect, délibéré ou non, d'immerger le destinataire dans un présent affranchi de la distanciation indispensable à tout travail d'analyse ?

Effet pervers qui incite à substituer aux exigences des valeurs, aux réalités du moment ou aux effets différés, la gestion des apparences. À produire des leurres qui nous abusent. Dans quelle mesure sommes-nous formés et en mesure de traiter, avec le recul nécessaire, cette emprise de l'instant sur la réflexion ? L'Annapurna, quelque soixante-neuf ans écoulés, nous apparaîtrait comme le maillon initial d'un ensemble de travaux qui devait marquer la décennie 50. Si la recherche n'y occupe qu'une place mineure, un volet scientifique n'en existe pas moins.

Les contributions de Marcel Ichac et Jacques Oudot

Marcel Ichac, cinéaste mais aussi esprit ouvert à la science, effectue des relevés topographiques et des prélèvements d'échantillons à l'intention des géologues. Les résultats sont loin d'être négligeables. La cartographie des hautes régions du Népal est alors très incertaine. Francis de Noyelle, diplomate détaché par l'Ambassade au titre d'officier de liaison, évoque avec humour « *La carte devenue difficilement lisible sous la surcharge des corrections successives* ».

À l'instar des alpinistes-topographes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, Marcel Ichac va dresser des croquis, supprimer des erreurs, et réaliser la première carte fiable du massif du Dhaulagiri et de l'Annapurna. Au titre de la géologie, l'examen des prélèvements ramenés par M. Ichac et analysés par Pierre Pruvost, spécialiste des sédiments profonds, confirme la présence de fossiles d'ammonites. Une communication est faite à la Séance de l'Académie des Sciences le 23 avril 1951 (Marcel Ichac, Pierre Pruvost) (figure 76). L'Académie des Sciences consacre cette contribution en attribuant le titre de Lauréat à Marcel Ichac (1951).

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

(Extrait des Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences,
t. 232, p. 1617-1619, séance du 7 mai 1951.)GÉOLOGIE. — Résultats géologiques de l'expédition française de 1950
à l'Himalaya. Note (*) de MM. MARCEL ICHAC et PIERRE PRUVOST.

D'après les documents recueillis par M. Marcel Ichac au cours de cette expédition, les grandes lignes de la structure de l'Himalaya central peuvent être retracées, au milieu d'un secteur long de 800 km, jusqu'ici inconnu. Les traits majeurs sont comparables à ceux de la chaîne sur le méridien de l'Everest. Parmi les faits nouveaux enregistrés, il y a lieu, en particulier, de signaler la découverte des Couches de Spiti, riches en fossiles, à Kagbeni.

L'expédition dans le Népal central (*), qui, sous la conduite de M. Maurice Herzog, a atteint le 3 juin 1950 le sommet de l'Annapurna, a traversé la chaîne himalayenne en sa partie centrale. Or, dans cette région, sa structure géologique était inconnue.

Suppléant à l'absence d'un géologue parmi les membres de l'expédition, l'un de nous (M. I.) eut l'idée de prélever méthodiquement des échantillons, en repérant exactement leur position sur la carte et sur ses photographies. Il a soumis ces documents, au retour, au second signataire de cette Note. Ainsi peut être reconstituée une coupe qui se situe au milieu de la lacune de plus de 800 km de longueur qu'offrent les cartes géologiques les plus récentes de l'Himalaya (*).

(*) Séance du 23 avril 1951.

(*) Expédition française à l'Himalaya 1950, organisée par la Fédération française de la Montagne avec la coopération du Club Alpin français et sous le patronage officiel du Gouvernement.

(*) Voir : *Geological Map of India*, in : D. N. Wadia, *Geology of India*, Mc Millan and Co, London, 1939, et la carte (fig. 20) in F. R. C. Reed, *Geol. of the British Empire*, Arnold, London, 1939 (2^e édit.).

La physiologie n'est pas en reste, Jacques Oudot, médecin de l'expédition, publie dans *La Presse Médicale* ses « observations physiologiques et cliniques en haute montagne » (1951) (figure 77). Il relève l'efficacité de l'acclimatement « en dents de scie » dont le Dr Rivolier sera le préconisateur et l'inventeur de la formule. L'observation-déduction des débuts devient objet de recherche : « La Commission prévoit la création d'une Commission Médico-physiologique, sous la direction du Dr Rivolier... Placée sous la Présidence du Professeur Grandpierre, Directeur du Centre d'Études de Biologie Aéronautique ».¹

En dépit de la disparition prématurée de J. Oudot, les aspects médicaux, associés aux ascensions en haute altitude, connaissent un regain d'intérêt. La Commission Médicale du Comité de l'Himalaya (FFM) concrétise l'intention.

Extrait de *La Presse Médicale*(59^e Année, N° 45, 7 Mars 1951, pp. 297-300.)OBSERVATIONS
PHYSIOLOGIQUES ET CLINIQUES
EN HAUTE MONTAGNE

Par Jacques OUDOT

(Paris)

Ces recherches ont été faites au cours de l'expédition française à l'Himalaya en 1950. Nous regrettons de n'avoir pu rapporter des études plus précises, mais une expédition mobile d'exploration ne permet guère un travail biologique important. Il nous a semblé, au contraire, que lorsque l'objectif est déterminé à l'avance et que l'on n'est pas pressé par le temps, il est possible, malgré un certain inconfort, de travailler sous tente dans des conditions à peu près satisfaisantes et de faire des observations plus complètes.

Les résultats que nous rapportons sont ceux obtenus le matin à jeun, sur 8 de nos camarades, sujets en excellente forme physique, autour de la trentaine, à l'exception de l'un d'eux qui a dépassé la quarantaine et du benjamin qui avait 27 ans. Pour la plupart d'entre eux, nous avons pratiqué cinq à six séries de mesures. Avant de les décrire, nous allons rappeler rapidement les différents aspects de la pathologie alpine.

DESCRIPTION CLINIQUE

À côté des manifestations aiguës bien connues du mal de montagne, il y a celles, beaucoup plus intéressantes, conséquence d'un séjour prolongé à

Figure 76 : À gauche, compte rendu à l'Académie des Sciences, 1951, de Marcel Ichac et Pierre Pruvost sur les résultats géologiques de l'expédition à l'Annapurna.

Figure 77 : À droite, : Article du Dr Jacques Oudot dans la Presse Médicale (mars 1951).

L'après 1950

Dans la suite de l'Annapurna, plusieurs projets d'expéditions sont mis en chantiers. L'année 1953 est à marquer d'une pierre blanche : « La Fédération Française de la Montagne vient d'obtenir l'autorisation du Gouvernement Népalais de s'attaquer au Makalu au cours de l'automne 1954 et du printemps 1955. Une expédition française tentera donc le Makalu, à moins qu'il ne soit réussi d'ici là par les grimpeurs Néo-Zélandais et Californiens, qui s'y rendront au printemps prochain. Le Makalu est, avec ses 8 470 mètres, le cinquième sommet du monde. C'est un voisin de l'Everest, bien visible sur plusieurs images du film de la victoire anglaise. Il n'a encore jamais été tenté et passe pour l'un des plus difficiles des plus de 8 000 mètres ».²

1. Assemblée Générale du Club Alpin Français, avril 1955.

2. Assemblée Générale du Club Alpin Français, avril 1955.

Annapurna I, face sud, depuis Annapurna Base Camp au Népal (cliché : Bernard Lalanne).

Cette même année, le professeur A. Lombard, géologue et professeur à l'Université libre de Bruxelles, donne une conférence à Paris sur l'expédition Suisse de 1951 à l'Everest et fait part de ses observations sur la géologie du massif. Paul Fallot assiste à cette conférence et retient l'idée d'une collaboration entre scientifiques et alpinistes. Albert de Lapparent est également présent.

Pierre Bordet dans *Volcans et autres montagnes* (p. 82) décrit l'enchaînement des événements : « Deux jours après, reparlant des hypothèses avancées sur la Géologie de l'Himalaya, l'Abbé de Lapparent, alors directeur du Laboratoire de l'Institut Catholique de Paris, me dit : tout cela n'est pas clair. Pourquoi ne pas poser votre candidature comme géologue pour accompagner la prochaine expédition française à l'Himalaya ? J'envoyais la candidature en question, puis l'oubliais pour repartir au Hoggar. Or au printemps 1954, je reçus une lettre signée du président du Club Alpin Français (C.A.F.), me priant de me présenter sans délais pour une visite médicale et de prendre contact avec J. Franco, qui serait le chef de l'expédition de reconnaissance, prévue au Makalu pour l'automne 1954 ».

En dépit des réticences des membres du Comité de l'Himalaya, qui s'interrogeaient sur la compatibilité d'objectifs aussi différents que ceux des alpinistes et des scientifiques, Paul Fallot a enlevé la décision d'un échelon scientifique dans l'expédition Françaises de 1954 au Makalu. Dans « Recherches scientifiques et Expéditions en Himalaya » (*La Montagne et Alpinisme*, n° 2, 1995), Michel Colchen, Professeur de géologie, ancien Directeur du GRECO Himalaya-Karakorum, témoigne : « C'est à l'occasion de l'ascension au Makalu que la participation de scientifiques à une expédition d'alpinistes de haute altitude fut pour la première fois envisagée en France.

L'initiative vient du Comité Scientifique du Club Alpin Français dont le professeur Paul Fallot titulaire de la chaire de géologie au Collège de France, était le président. Le professeur Paul Fallot sut convaincre les membres du Comité de l'Himalaya et de la Fédération Française de la Montagne de l'intérêt d'adjoindre des scientifiques à la future expédition au Makalu. Il fut soutenu par Lucien Devies président de la FFM et par Maurice Herzog, récent vainqueur de l'Annapurna et président, à l'époque, du Club Alpin Français ».

P. Fallot, dans sa préface de l'ouvrage de l'abbé Bordet *Recherches géologiques de l'Himalaya du Népal, région du Makalu*, édité par le CNRS en 1961, décrit le contexte historique et international dans lequel s'inscrit l'événement. Il relève que : « l'expédition Italienne de 1953-1954 au Karakorum qu'Ardito Desio organise dans un but essentiellement scientifique sur 140 expéditions "de grand alpinisme himalayen" est, sinon la première, la plus exemplaire ». Et qu'elle survient : « après celles de Heim et Ganser en 1936, [et] les deux expéditions suisses à l'Everest 1952-1953 [qui] comportèrent un géologue, un botaniste, et un anthropologiste ».

Puis P. Fallot développe le caractère insolite, mais prometteur, que constitue l'adjonction d'un échelon scientifique aux expéditions françaises à l'Himalaya : « On comprend qu'une proposition si peu dans la tradition de l'alpinisme himalayen ait été longuement examinée, et sans enthousiasme. Si bons montagnards que fussent les naturalistes, s'en embarrasser c'était créer des motifs d'échec. C'était risquer en particulier de voir, pendant les brefs moments précédant la mousson, l'équipe d'assaut obligée de se transformer en équipe de sauvetage... Maurice Herzog était à l'époque [1955] président du Club Alpin Français. Mieux que quiconque, le vainqueur de

l'Annapurna connaissait le problème à résoudre. Mais il savait aussi, par les récoltes heureuses que, presque au hasard, son compagnon Marcel Ichac avait faites, que l'Himalaya réserve des trésors au chercheur. Il participa avec le magnifique organisateur qu'est Lucien Devies, avec les membres du Comité de l'Himalaya Yves Letort, Georges Descours, avec aussi Didier Olivier-Martin et le signataire de ces lignes à l'ultime débat qui fut tranché en faveur de la science ».

1954-1955 : Le Makalu, des protagonistes et un projet hors du commun

Avant d'aller plus avant, il nous faut préciser la trame d'interactions qui, en associant quelques personnalités du monde de la montagne ou de la recherche, va générer un projet novateur dans lequel sont impliqués le Club Alpin et la FFM, le CNRS et les principaux artisans du futur *Institut de Géologie Albert de Lapparent* (IGAL). Dans le but d'assembler les pièces du puzzle qui associe les principaux acteurs dans la conception et la mise en œuvre de ce projet. Sont pris en compte les parcours personnels et la trame relationnelle dans laquelle ils s'inscrivent. Les principaux protagonistes sont les géologues Paul Fallot, Pierre Bordet et Michel Latreille (cf. Annexe F).

L'adjonction d'un échelon scientifique, en termes de stratégie et d'organisation n'est pas une décision qui va de soi. En 1953, la réussite de l'expédition appelée à succéder à l'Annapurna constitue un enjeu majeur pour l'Himalayisme Français. Il convient de consacrer par une nouvelle réussite l'exploit de 1950. Si les travaux de recherche en physiologie

Le gendarme d'arrivée du téléphérique à 3600 m. On aperçoit à droite le rustique embarcadere de bois généralement verglacé et la benne, simple plateau métallique bien rarement horizontal suspendu à deux grosses roulettes!

Figure 78 : Le gendarme d'arrivée du téléphérique à 3 600 m. *La Montagne et Alpinisme*, n° 4, 1989, p. 48, « L'épopée des cosmiciens à l'Aiguille du Midi ». J.-M. Malherbe. Observatoire de Paris. Section de Meudon.

de haute altitude, ou ceux concernant l'amélioration des équipements constituent tout naturellement des facteurs de succès, l'idée de réunir dans une même entreprise des alpinistes et des chercheurs n'est pas sans poser quelques questions. Cela revient à mener conjointement deux objectifs, de nature aussi différente que la première du Makalu et une recherche sur la géologie de l'Himalaya.

Il est facile d'imaginer les discussions au Comité de l'Himalaya comme au sein des instances de direction du C.A.F ou de la FFM. Ces géologues qui ont pour caractéristique de se déplacer beaucoup et de s'alourdir au fur et à mesure qu'ils progressent ne risquent-ils pas de déséquilibrer la logistique ? Ces scientifiques, novices en haute montagne, ne vont-ils pas constituer une charge et un risque ? Une telle cohabitation est-elle possible sans nuire à la cohésion de l'expédition et compromettre les chances de succès ?

Il aura fallu toute l'autorité de Paul Fallot pour emporter la décision. Il convient de rendre un juste hommage à l'ouverture d'esprit de Lucien Devies, Président de la FFM et du Comité de l'Himalaya ; de Maurice Herzog Président

Figure 79 (à gauche) :
Portrait du géologue
Pierre Bordet, extrait
du trombinoscope des
membres de l'expédition
de 1955. *La Montagne et Alpinisme*,
n°2, 1995, p. 15.

Figure 80 (à droite) :
Ouvrage édité par les
amis de Pierre Bordet
et coordonné par
Christian Montenat.
Edimontagne-IGAL-
2001.

du C.A.F. ; de Jean Franco Chef d'expédition. Il n'était pas évident non plus de convaincre les autorités responsables du CNRS du bien-fondé d'une collaboration manifestement hors normes. Gaston Dupouy, alors directeur du CNRS, décide de débloquent les fonds indispensables à la présence d'un échelon scientifique sur le terrain. L'Abbé Bordet géologue sera désigné sur la proposition de P. Fallot.

L'Expédition de reconnaissance de 1954 : un géologue dans une « tribu » d'alpinistes

Dans *Volcans et autres montagnes*, Pierre Bordet laisse percer une inquiétude, le premier contact avec Jean Franco augure de difficultés à venir : « La conversation fut calme, plutôt froide. Il insista sur les obligations résultant de la mission des alpinistes et sur le fait que je devais rendre les services qu'on pourrait me demander. Je n'avais aucun palmarès d'alpiniste à présenter et fis état seulement de mes missions sahariennes et du fait que j'étais habitué à vivre seul ou presque, dans des conditions parfois dures et sans grand secours logistique. J'ajoutais que je ne visais aucune prouesse alpine et me contenterais de visiter la vallée jusqu'au camp de base ».

Après avoir narré le voyage, puis la vie au camp de base et dans la phase de reconnaissance, P. Bordet évoque ses rapports avec les alpinistes : « *Nous ne nous comprenions guère. Ma motivation pour l'étude des cailloux leur paraissait étrange et mes rares explications incompréhensibles, d'autant plus que je n'avais moi-même rien de clair à expliquer...* ».

À l'issue de cette mission « test », il dresse un bilan modeste : « *En fait, l'itinéraire exploré était beaucoup trop étroit pour autoriser une interprétation. Il fallait donc étendre le champ d'investigation. Ceci impliquait du temps, et donc la participation de collaborateurs, car la durée de la mission est limitée par la mise en place de l'infrastructure matérielle et administrative, et par le retour de la mousson* ».

Cependant les observations ramenées par Pierre Bordet, bien que fragmentaires, sont prometteuses au titre de la géologie, mais également de la cartographie ; l'abbé Bordet est un remarquable dessinateur (figure 84).

Le challenge de l'expédition de 1955 : consacrer par une seconde réussite la victoire sur l'Annapurna

La participation d'un échelon scientifique en 1954 pouvait se justifier, mais en 1955 il ne s'agit plus d'exploration, le but est la conquête du sommet. P. Bordet, dans *Volcans et autres montagnes*, écrit (figures 79, 80 et 84) : « Paul Fallot, professeur de géologie au Collège de France, avait fortement appuyé ma candidature à la première mission. Il était évidemment favorable à une nouvelle mission scientifique en 1955. Le président du C.A.F., par contre, estimait préférable de supprimer tout échelon scientifique pour l'expédition d'assaut... C'est donc assez tardivement que Fallot obtint cependant gain de cause et que Michel Latreille fut choisi pour m'accompagner. Je ne le connaissais pas mais les contacts furent faciles. Calme et discret, il était comme moi ancien élève de Nancy ».

Le coup d'envoi médiatique est donné dans le numéro de *Paris Match* du 8 janvier 1955 qui publie un article au titre éloquent ! « La France prépare le rendez-vous de l'Himalaya (Jean Franco, Lionel Terray... et leurs compagnons) ». À la fois géologue et alpiniste, Michel Latreille sera le maillon tout désigné pour faciliter les contacts entre alpinistes et scientifiques. Jean Franco écrit dans *Makalu* « Le groupe géologique... prenait un peu de répit avant de repartir sur le Solo Khumbu et Namche Bazar. Latreille, d'étonnement en étonnement, enthousiaste, profitait de temps à autre de quelque liberté et délaissait ses recherches scientifiques pour cette autre découverte qui le passionnait : l'altitude. C'est ainsi qu'il monta au camp III, y passa une nuit et qu'il me fit part avec Bordet de son projet pour le Péthangtsé. Il faut dire que Latreille, fervent alpiniste, était à son affaire et qu'il aurait volontiers sacrifié la théorie

géologique du Barun pour prendre une part plus large à nos opérations... Finalement, Vialatte, non indispensable pour l'instant sur la route du Makalu, partit avec nos géologues et deux sherpas et réussirent en compagnie de Latreille, malgré la neige fraîche, à gravir ce magnifique sommet ».

Dans *Volcans et autres montagnes*, Pierre Bordet précise : « Fort de mon expérience antérieure, je m'organisais avec Latreille pour décrocher de l'expédition dès le départ ». De fait, la logistique commune ne dépasse pas le camp de base. L'autonomie des deux volets alpinisme et recherche est la règle. Quelques épisodes de la vie commune ! Après la marche d'approche, l'équipe d'alpinistes installe le camp de base. Jean Franco narre avec humour des inattendus de la mixité. « Un jour où la chance nous avait souri, nous nous trouvâmes devant un plat garni de trois magnifiques perdreaux que nous décidâmes d'accompagner d'une bouteille de vin de Bourgogne, exceptionnelle. C'est ce jour-là que Bordet et Latreille nous firent la surprise d'arriver au camp de base, en avance sur le rendez-vous ». La météo et les prévisions sur l'arrivée de la mousson sont cruciales pour déterminer et planifier le plan d'attaque du sommet. « Un beau jour, Bordet, plus persévérant que nous et peut-être plus chanceux, nous interpella brusquement alors que nous nous reposions dans les tentes. C'était bien cela : les prévisions météorologiques à l'intention de l'expédition Française "temps se couvrant progressivement dans l'après-midi avec risque de chutes de neige". Les bulletins étaient bons dans l'ensemble et cadraient assez exactement avec la réalité ».

Dans la phase finale de l'expédition, alors que les alpinistes organisent l'assaut, les géologues quittent le camp pour achever leur programme d'observer

Figure 81 : Couverture
de l'ouvrage *Makalu*
de Jean Franco
(1955).

ventions : « Latreille va traverser les hauts cols du Hongu vers le bassin de l'Imja et Namche Bazar pour compléter les travaux géologiques déjà effectués sur cet itinéraire par Bordet l'an dernier. Le groupe de l'Abbé Bordet repart sur Sedoa et se propose de gagner Namche Bazar par la route inférieure. Équipements, vivres, répartition des sherpas et des porteurs, tout cela s'opère maintenant avec une étonnante facilité et nos amis nous quittent. Nous avons pris rendez-vous à Biratnagar ou à Calcutta, pour le 10 juin ! ».³ Les scientifiques ont réussi leur intégration !

Un double succès au titre de l'himalayisme et de la géologie

La totalité des cordées, y compris le sirdar des sherpas, atteint par vagues successives le sommet, consacrant, après l'Annapurna, l'himalayisme Français dans le peloton de tête. Le numéro de *Paris Match* du 10 septembre 1955 salue l'exploit sous le titre « Les huit du Makalu, Jean Franco et Guido Magnone ». On reproduit ici la couverture de *Makalu*, ouvrage rédigé par Jean Franco, et les portraits des six membres de l'expédition, dont le jeune et brillant Jean Couzy (figures 81 et 82). En 1958, à l'âge de 35 ans, Jean Couzy est tué par une chute de pierres lors d'une ascension dans le Massif du Dévoluy. Polytechnicien, ingénieur en Aéronautique, il engage une brillante carrière. Alpiniste de pointe, il prend position en faveur de la cotation des difficultés. Il collabore à la Chronique Alpine de *La Montagne* à une époque où celle-ci n'est pas signée. Sélectionné pour les expéditions de 1954-1955 au Makalu, il met au point un inhalateur à oxygène inspiré de son expérience de pilote d'essai. Tout au long de l'expédition et lors de l'assaut de 1955, il sera un artisan du succès. Jean Couzy, était sans doute la person-

nalité la plus à même, le moment venu, d'assurer l'après Devies. Sa disparition laisse un grand vide. Dans la préface de l'important ouvrage de l'abbé Bordet, édité par le CNRS, Paul Fallot dresse un bilan des travaux de l'échelon scientifique au Makalu (figure 83) : « P. Bordet établi la liaison avec le secteur étudié par A. Lombard et, à des nuances d'interprétation près, la structure de vastes régions englobant l'Everest et le Makalu commença d'apparaître (...) Une esquisse géologique de l'Himalaya, de l'Arun et de la région de l'Everest au 1/250.000, par P. Bordet et M. Latreille fut dessinée sur un fond tiré, en l'améliorant, de la carte indienne... Enfin une esquisse topographique de la région de l'Everest et du Makalu au 1/50.000 sert de base à une très parlante carte géologique, par les mêmes auteurs ».

Les travaux réalisés par les géologues vont avoir une reconnaissance internationale et impulser un courant français de recherches sur la géologie et la géomorphologie de l'Himalaya du Népal. Rappelons pour mémoire qu'en 1955, Pierre Bordet et Michel Latreille publient « *La géologie de l'Himalaya et de l'Arun* ». Puis en 1958, P. Bordet et

3. Ces trois épisodes sont extraits de *Makalu*, Jean Franco, 1966, p. 117, 134 et 135.

M. Latreille publie plusieurs articles sur la stratigraphie, la tectonique et la géologie de l'Himalaya de l'Arun, ainsi que des cartes géologiques. P. Bordet réalise une Esquisse Topographique de la région de l'Everest et du Makalu. En 1959, Michel Latreille publie « *Les grands traits de la structure géologique de l'Himalaya* ». Et, en 1961 les éditions du CNRS publient les « *Recherches géologiques de l'Himalaya du Népal, région du Makalu* » ouvrage de référence de P. Bordet (figure 83).

Financé par le CNRS et patronné par le C.A.F. et la FFM, P. Bordet entreprendra une série de missions géologiques en Himalaya pendant la période 1963-1972, notamment en Thakkhola (1963), puis dans la haute chaîne du Népal, ensuite en Inde pour s'achever au Ladakh. L'impact médiatique des expéditions himalayennes entreprises par la FFM et le C.A.F., au début des années cinquante, a certainement incité ou conforté le CNRS dans l'organisation d'un programme de missions scientifiques en Himalaya.

Où la petite histoire côtoie la grande : les traces du Yéti

La Montagne d'avril 1956 publie un article de P. Bordet dans lequel ce dernier narre sa rencontre avec les « *Traces du Yéti dans l'Himalaya* » et les réflexions qui s'ensuivent. Dès son retour, perplexe, il s'adresse à deux spécialistes : « *M.M. Berlioz et Arambourg, professeurs de Mammalogie et de Paléontologie au Muséum d'Histoire Naturelle que j'ai consultés à ce sujet et à qui j'ai montré mes photographies :*

Figure 82 : Portraits des membres de l'expédition au Makalu (Franco, 1955).

Figure 83 : L'ouvrage de référence de P. Bordet publié en 1961 par le CNRS sur la géologie de la région du Makalu au Népal.

Figure 84 : Panorama
de la chaîne de l'Eve-
rest. Dessin original
de Pierre Bordet. Ex-
trait de « Volcans et
autres Montagnes »,
Pierre Bordet.

Question : « Que peut-on alors penser
du Yéti ? »

Réponse : *On ne connaît actuellement
aucun animal qui présente de telles
empreintes, ni aucun animal qui soit
strictement bipède comme celui dont il
s'agit ».*

Suite à son entretien avec C. Aram-
bourg, P. Bordet publie, dans le *Bulle-
tin du Muséum d'Histoire Naturelle*, ses
observations sur les traces du Yéti. Un
proche de l'abbé Bordet se souvient :
« Cette rencontre lui tenait à cœur et
ses élèves, à l'occasion des camps de
terrain, ne manquaient pas de le lancer
sur l'énigme du Yéti ! ». René de Mille-
ville, résidant au Népal, apporte, peu
de temps après cette mémorable ren-
contre, un nouveau témoignage sur les
traces du Yéti. Le débat sur l'existence
de l'abominable homme des neiges est
relancé.

Les Français à l'assaut du Jannu

Une suite d'événements va bous-
culer la donne. En 1959, la santé de
Paul Fallot est fortement altérée. Ce
qui le contraint à abandonner la Prési-
dence de la *Commission Scientifique* en
cours d'année. Un chaînon, et pas des

moindres, est rompu. Cette même an-
née l'*Institut Géologique Albert de Lap-
parent* est créé. L'Abbé Bordet est un
des membres fondateurs. Les relations,
fortement personnalisées, qui ont ser-
vi de trait d'union entre la *Commission
Scientifique* et l'Abbé Bordet, dont Paul
Fallot a été le pilier, vont à la suite de la
disparition de ce dernier en 1960 se dis-
tancier pour laisser place à des rapports
plus institutionnels.

Le programme de travaux sur la Mer
de Glace prend fin en 1962, de façon
quelque peu confuse, avec le départ de
R. de Millecamps qui en a été le principal
animateur et rapporteur. Achèvement
ou interruption ? Suit une proposition de
réorientation de la Commission suggé-
rée par Louis Glangeaud, son nouveau
Président. Cette initiative ne sera pas
suivie d'effet. Les enjeux comme les
techniques se précisent et se diversifient.

En 1956, la Tour de Mustagh (7 273 m)
a été conquise ; arête ouest par les An-
glais et arête sud-est par une expédition
française dirigée par Guido Magnone.
Après les réussites de l'Annapurna, puis
du Makalu, Guido Magnone est appelé
à diriger en 1957 une expédition de re-
connaissance au Jannu (7 710 m). Elle

s'inscrit dans une conception novatrice de l'Himalayisme. En quatre ans, l'alpinisme d'expédition a évolué ; le critère discriminant n'est plus seulement l'altitude, mais le niveau de difficulté technique qui intervient de plus en plus dans la mesure de l'exploit.

L'expédition de 1959

Si la présence d'un échelon scientifique au Jannu n'est pas remise en cause, une actualisation des objectifs s'impose. Dans le souci d'associer continuité et novation : « *La structure géologique du Jannu ne laissant pas prévoir de surprises, le Comité scientifique [à l'initiative de Paul Fallot] propose de n'affecter aux recherches qu'un géologue et, en revanche, de convier un zoologiste à parcourir des régions dont la faune d'Invertébrés, et en particulier d'Arthropodes est à peine soupçonnée* ».

Message reçu : « *Notre expédition comprenait aussi un échelon scientifique composé d'un géologue, Jean-Michel Freulon, émule de l'abbé Bordet, qui devait poursuivre les études entreprises par ce dernier dans l'Arun, et d'un entomologiste, Philippe Dreux, professeur de zoologie, lui-même excellent alpiniste* ».

Les scientifiques sont présents mais à partir du camp de base le « chacun pour soi » demeure plus que jamais la règle. À la différence des expéditions précédentes, les considérations qui avaient motivé l'adjonction d'un échelon scientifique s'imposent de moins en moins. Les extraits suivants en témoignent : « *Cette mission scientifique, appuyée par le Centre National de la Recherche Scientifique, était "attachée" à l'expédition jusqu'au pied de la montagne et devait ensuite former une patrouille autonome explorant les vallées voisines pendant l'ascension proprement dite du Jannu* » (*Bataille pour le Jannu*, p. 57).

« *La mission scientifique nous a quittés aussi [une partie des porteurs est retournée dans la vallée], avec du personnel et du ravitaillement pour un mois. Freulon s'en va sur les traces de l'abbé Bordet, à la recherche du Yéti et de l'origine des montagnes. Dreux, après avoir mis en ordre les échantillons déjà recueillis, va poursuivre sa récolte vers les basses vallées* » (p. 102-103).

Lors d'un camp au cours de la marche d'approche, Jean Franco et Lionel Terray évoquent avec humour la cohabitation des alpinistes et des scientifiques : « *Enfin, passablement repus, nous assistions alors au duel des "savants" et des "grimpeurs". Du côté des savants, il y avait, au début, Dreux, Freulon et Lartisien, notre médecin ; de l'autre côté les huit alpinistes soigneusement sélectionnés par le Comité de L'Himalaya. Partie inégale, pourrait-on dire, ce qui n'est pas exact car, selon l'expression même de Dreux "il n'y a que l'élite qui compte". Et des leaders se formèrent dans chaque camp, René [Desmaison] et Robert [Paragot] portant le drapeau des grimpeurs couverts de gloire, Philippe Dreux, seul - et c'était bien assez - le flambeau de la science, anonyme, discrète, modeste, mais infaillible* » (p. 76).

La tentative des alpinistes est bloquée à 7 300 m, mais la voie est découverte, et ce n'est pas une mince performance !

L'expédition victorieuse de 1962

Le Jannu, compte tenu de la performance technique que requiert l'ascension, constitue un objectif primordial pour l'himalayisme français. Aussi, la présence de scientifiques ne doit en aucun cas interférer avec la stratégie de conquête du sommet. Lionel Terray, chef d'expédition désigné par le Comité de l'Himalaya, souligne : « *Comme lors des précédentes expéditions françaises*

*Le pic Jannu (7 710 m), au coucher
du soleil, vers 1935 (crédits à Vit-
torio Sella / Wikimedia Commons,
licence CC0-Domaine public).*

Figure 85 (à gauche) :
Couverture de l'ou-
vrage de Jean Franco
et Lionel Terray sur
l'expédition victorieuse
de 1962 au Jannu.

Figure 86 (à droite) :
L'équipe 1962 du Jan-
nu sous la direction de
Lionel Terray.

à l'Himalaya, une petite mission scienti-
fique, déléguée par le CNRS, fut adjointe
au groupe des alpinistes. Elle était com-
posée de Philippe Dreux, professeur de
zoologie à l'École Normale Supérieure,
qui avait déjà accompagné l'équipe de
1959, et de Jean Rémy, professeur de
géologie à l'Université de Montpellier.
En fait, plus encore qu'en 1959, la pour-
suite de leur travail de recherche a ame-
né nos savants à mener une existence
extrêmement indépendante du reste de
l'équipe. Tout compte fait, ils ne parta-
gèrent notre vie que pendant un petit
mois » (p. 184).

Le succès est au rendez-vous, Lucien
Devies exulte. La préface qu'il rédige en
introduction à *Bataille pour le Jannu* est
à ce sujet éloquente (figures 85 et 86) :
« Une fois encore, c'est pratiquement
toute l'équipe d'assaut qui, par vagues
successives, est parvenue au sommet,
comme il y avait sept ans, au Makalu.
Privilège français qui aujourd'hui encore
est sans équivalent ».

Le visionnaire et stratège a accompli
la mission qu'il s'était assignée.

Que sont devenus les chercheurs ?
Éclipsés par l'exploit de nos alpinistes,
les travaux réalisés par l'échelon scien-
tifique auraient-ils été les oubliés des
archives du C.A.F. ? Cet apparent re-
trait aurait-il une signification d'une tout
autre portée ? Le rapport à l'Assemblée
Générale du 20 avril 1974 mentionne
toutefois une retombée indirecte : « En
1973 le Club Alpin Français a partici-
pé à l'édition d'une carte géologique
du Moyen Népal au 1/500.000^e par
M. Rémy, subventionnée également par
le CNRS ».

Pour obtenir un écho un peu plus
substantiel des travaux de l'échelon
scientifique au Jannu, il convient de
consulter les bibliographies de Philippe
Dreux et Jean Marcel Rémy. Ce dernier
a publié certaines des communications
faites à l'Académie des Sciences, soit
à titre personnel, soit en collaboration,
notamment avec l'abbé Bordet. À noter

qu'un accident mortel, survenu en 1962, devait interrompre les travaux de Jean Michel Freulon (figure 87), géologue,

maître de recherche au CNRS.⁴

4. Ci-après, « Jannu 1959 », J. Franco, Esquisse du Massif du Jannu. *La Montagne et Alpinisme*, octobre 1959, p. 115.

Figure 87 : Carte du massif du Jannu établie par le géologue Jean-Michel Freulon.